

EDUARDO RABASA



© Rodrigo Marmolejo



Interview d'Eduardo Rabasa, par Leonardo Tarifeño (4 août 2014)

« Ça ne m'intéresse pas de lire Nietzsche pour dire : "C'est très beau" et me croiser les bras. » Cette phrase est d'Eduardo Rabasa, l'un des fondateurs de la maison d'édition Sexto Piso, et elle semble parfaitement le définir. Son premier roman, *Un jeu à somme nulle* (publié chez Sur+), accumule les motifs tumultueux : passion amoureuse, relation conflictuelle entre un père et son fils, et, surtout, critique de la démocratie par le biais d'une satire politique. À travers le récit de la candidature du jeune Max Michels à la présidence de Villa Miserias, Eduardo donne un tour inattendu au roman de critique sociale, laboratoire narratif à partir duquel l'auteur espère obtenir la formule qui permette de penser et de comprendre le présent. L'attitude de défi de Max vis-à-vis de l'ordre préétabli est vouée à l'échec, mais son auteur est de ceux qui pensent que toute aventure fait office de révélateur. La sienne, l'écriture de ce roman, lui a permis de chasser ses démons et de mettre au point un nouveau pari à l'intention de la littérature qui ne craint pas de se confronter au miroir de son époque. Il a consacré rien de moins que sept ans à cette tâche, si l'on en croit ce qu'il nous dit après avoir commandé un verre dans son café préféré de Coyoacán. Un travail exténuant mais idéal pour cet inquiet permanent, celui-là même qui, avec sa double casquette d'éditeur et d'écrivain, nous invite à partager le plaisir de la littérature.



VICE : Tu as vraiment mis sept ans à écrire *Un jeu à somme nulle* ?

Eduardo Rabasa : Bon, c'est vrai que j'ai dit ça, et j'admets qu'en le disant j'ai été victime de ma propre propension à l'exagération. En termes d'écriture, cela m'a pris trois ans. Mais dans les faits, le processus de gestation du roman avait commencé sept ans avant que je ne le termine, à l'époque où ont eu lieu certaines choses qui m'ont amené à l'écrire.

VICE : Quelles choses ?

ER : Principalement deux choses. La première est personnelle : j'ai vécu une crise très forte et je suis même tombé malade. Et comme j'étais malade, j'ai consulté plusieurs médecins, et aucun n'était en mesure de poser un diagnostic, notamment parce je souffrais d'une somatisation de cette crise que je traversais. On me bourrait de médicaments, et le désespoir qui était le mien m'a amené à questionner la relation entre l'esprit et le corps, à me demander ce qui se passe quand ils se déconnectent l'un de l'autre et quand tu ne reconnais plus ton propre esprit, que tu ne sais plus comment le maîtriser. Cette scission personnelle allait devenir par la suite l'un des thèmes d'*Un jeu à somme nulle*. Et la seconde chose qui m'est arrivée – et à laquelle je suis toujours confronté – est un certain décalage vis-à-vis de l'époque qui est la nôtre. Je parle ici de ce qui a trait au politique, au social et au professionnel.

VICE : Par exemple ?

ER : Des situations auxquelles on est en permanence confronté. Personnellement, cela m'interpelle que les gens parlent d'eux-mêmes comme de produits de consommation, qu'on puisse dire : « Je me suis très bien vendu » ou : « Il faut savoir se vendre. » C'est quoi, « Savoir se vendre » ? L'autre jour, j'ai rencontré quelqu'un qui travaillait pour American Express et qui m'expliquait que là-bas, il est très important d'améliorer ton *personal branding*, ce qui revient à dire qu'on se considère soi-même comme une marque. Et cela me choque, car le fait que le système ou le marché t'imposent les marques, c'est une chose, mais ça en est une autre de vouloir en devenir une soi-même. Voilà notre quotidien, et cela m'intéresse d'analyser le corrélat politique de tout cela.

VICE : Qu'est-ce qui est le plus difficile pour toi, écrire ou éditer ?

ER : Éditer. À mes yeux, l'édition implique une plus grande responsabilité. Nous, on publie beaucoup de livres qui coûtent cher à éditer, et si on se plante, on peut perdre beaucoup d'argent. En faisant de l'édition, ta part de responsabilité est plus grande vis-à-vis de la maison d'édition elle-même, mais aussi vis-à-vis de l'auteur, du lectorat, de la presse... En revanche, quand tu écris, tu fais un peu ce que tu veux.

VICE : Je ne m'attendais pas à cette réponse : en général, pour les écrivains, il n'y a jamais rien de plus difficile, périlleux et tragique que l'écriture.

ER : En fait, parfois, les écrivains s'accordent trop d'importance. Et c'est difficile de traiter avec des ego aussi démesurés. Il m'est arrivé de rencontrer des auteurs dont



j'aimais beaucoup les livres, et une fois que je les ai connus, de ne plus lire une ligne d'eux. Il y a des exceptions, bien sûr, car il y a des gens simples, et à vrai dire j'ai de très bons amis écrivains. Mais ils représentent une minorité, l'exception.

VICE : L'égomanie de l'écrivain augmente-t-elle à une époque où la figure de l'auteur prime parfois sur ses livres ?

ER : Oui, évidemment, c'est un élément clef. J'ai vu des éditeurs pour qui, au moment de décider de la publication d'un livre, la question de savoir si l'auteur est beau ou laid est fondamentale.

VICE : Le *personal brand*, on y revient.

ER : Je te jure que c'est la vérité. Il y a quelques années, on a publié *Yellow Birds*, un livre fantastique écrit par un ex-soldat américain qui a été en Irak, Kevin Powers, et j'ai entendu son éditeur anglais dire : « On ne savait pas qu'il était si beau, dans la maison, on s'est félicités quand on a vu sa photo. » Je n'en croyais pas mes oreilles.

VICE : Comment es-tu devenu éditeur ?

ER : C'était à l'époque où je faisais mes études à l'Université nationale autonome du Mexique. En fait, Luis Alberto Ayala Blanco, le premier éditeur de Sexto Piso, était notre professeur de philosophie politique. Il nous faisait étudier beaucoup de textes pas vraiment orthodoxes, iconoclastes, et c'est dans le groupe d'étude qu'il animait qu'est née l'idée de fonder une maison d'édition qui publierait certains des livres que nous étudions pendant ses cours. Bien entendu, personne ni connaissait rien à l'édition, et dans le fond, cela nous aidés. Si nous avions su en quoi cela consistait exactement et tout ce que cela exigerait de nous, nous aurions peut-être fait marche arrière. Nous disions : « On sort un livre et, avec les ventes, on en publie un ou deux autres », mais évidemment, ça ne marche pas comme ça. Cependant, cette ignorance nous a aidés à démarrer. Nous nous sommes aventurés à voir comment ça se passait, et petit à petit, avec le temps, nous avons appris le métier.

VICE : Dans son dernier livre, *El idioma materno* (*La Langue maternelle*), Fabio Morábito dit que l'auteur écrit parce qu'il veut lire ce livre qui n'existe pas encore. Toi qui es en contact permanent avec la littérature actuelle du fait de ton métier d'éditeur, as-tu écrit *Un jeu à somme nulle* parce qu'une littérature comme celle que tu proposes, c'est-à-dire une littérature d'idées et de réflexion politique, te manquait ?

ER : Il va m'être plus facile de te répondre de façon abstraite. Je pense qu'il existe une certaine tendance, avec des exceptions notables, caractérisée par l'absence d'originalité dans la littérature mexicaine contemporaine. Elle évolue un peu par modes. Cela m'interpelle que les jeunes écrivains se mettent déjà à parler de « génération » alors qu'ils viennent tout juste de publier leur premier ou deuxième livre. « Ma génération est comme ça, la mienne comme ça... » À quoi ça rime ? L'écriture est un acte solitaire, qui te connecte au monde de ton intimité. Quoi qu'il en soit, les



critiques, dans de nombreuses années, se chargeront de ce travail qui consiste à établir des tendances, mais en attendant, cette sorte d'obsession me semble curieuse.

VICE : Du *personal brand* !

ER : Oui, un peu. Et aussi les thèmes : soit tu écris sur le narcotrafic, soit tu declares ouvertement que tu ne vas pas écrire sur le narcotrafic, mais dans ce cas, tu continues à tourner autour de l'idée. À l'opposé, il y a « l'écriture du Moi » avec ce personnage blasé type et l'immuable petite recette de l'écrivain mystérieux qui a disparu, que Bolaño a mise à la mode sans même se rendre compte du tort qu'il faisait. C'est comme si le monde n'existait plus. Je ne dis pas que la littérature engagée change quelque chose, mais il me semble qu'en écrivant contre elle, contre ce qu'a été le *boom*, on en vient à une « littérature du Moi » qui personnellement ne m'intéresse pas.

VICE : *Un jeu à somme nulle* est entre autres une critique de la démocratie. Penses-tu qu'elle soit sur la même longueur d'ondes que d'autres critiques actuelles, celle qui est véhiculée par les indignés espagnols, par exemple ?

ER : Oui et non. Il me semble que la désillusion et la crise de légitimité qui ont favorisé l'émergence des « indignés » renvoient à une ambiance propre à l'époque qui coïncide avec celle de mon roman. Mais pour ma part, ce qui ne me convainc pas dans de tels mouvements, c'est qu'ils refusent ce qui existe sans savoir clairement quelle direction adopter. Ils ont ce truc innocent, sans substance politique, qui rappelle la paresse intellectuelle de l'idéalisme hippie. Je ne prétends pas qu'il faille proposer une rupture violente, mais à vrai dire, quand on étudie l'histoire, on se rend compte qu'il est difficile de concevoir une rupture vis-à-vis du système qui ne soit pas violente. Morris Berman disait quelque chose comme : « Ce dont ont besoin les radicaux aujourd'hui, c'est de théorie, davantage que d'action. » Autrement dit : il s'agit de penser. Et je crois qu'il a raison. Pour arriver à proposer quelque chose de neuf, il faut davantage critiquer ce qui est déjà existant. C'est justement ce qui nous fait défaut aujourd'hui.

VICE : Les intellectuels libéraux, tels que Mario Vargas Llosa, ont coutume de dire que la démocratie n'est pas quelque chose de parfait, mais que c'est le meilleur système disponible. Tu es d'accord avec ça ?

ER : La question qui me vient à l'esprit, c'est : le meilleur système pour qui ? C'est sans doute le meilleur pour ces intellectuels, mais il est certain que ce n'est pas vrai pour bien d'autres personnes. Il y a quelques années, un *latinobarómetro* – un type d'analyse qui mesure l'opinion publique en Amérique Latine –, a présenté une étude dans laquelle un pourcentage très important de la population du continent disait préférer une dictature militaire si un tel régime améliorerait ses perspectives économiques. Et ça, je peux le comprendre. Pour un intellectuel libéral, c'est l'horreur parce que cela représente une menace vis-à-vis de ses libertés, et qu'il ne peut plus publier à sa guise. Mais qu'importe la liberté d'expression à celui qui meurt de faim ? Au nom de quoi devrait-il se préoccuper de la démocratie ?

http://www.vice.com/es_mx/read/la-suma-de-los-ceros



Esquinte

Interview d'Eduardo Rabasa, Par Sandra Barba (23 septembre 2014)

Nous rencontrons l'auteur d'*Un jeu à somme nulle* pour parler avec lui de son roman, une farce sur le pouvoir et son rapport aux hommes.

Un jeu à somme nulle (*La suma de los zeros*) est son premier roman. Le zéro est ce signe qui n'ajoute rien si on le place à gauche d'un nombre, au point que nous pouvons nous en passer et l'effacer. Le zéro est aussi ce chiffre qui ne peut diviser les autres. Nous savons également qu'une somme de zéros est égale à zéro. Cet axiome mathématique, employé comme métaphore de la société, figure dans le roman de Rabasa. Max Michels, le personnage principal, est un étudiant en sciences politiques qui a une bonne compréhension des règles du jeu social et des mathématiques. Sur le point de prendre une décision qui va changer sa vie et celle de ses voisins, Max raconte l'histoire politique de Villa Miserias, l'unité habitationnelle dans laquelle il habite. Chaque chapitre rend plus périlleuse la décision de Max. Rabasa revient là-dessus en détails.

Esq : Quelle est votre vision du pouvoir, illustré dans *Un jeu à somme nulle* ?

Eduardo Rabasa : À la fin de 1984, le roman d'Orwell, le personnage principal s' imagine que l'avenir de l'humanité peut se résumer à une image : une botte écrasant le visage d'un homme. C'est une image explicite du pouvoir. Pour ma part, j'adhère aux idées de Nietzsche et de Foucault. De son côté, Nietzsche disait que toutes les relations – et pas seulement celles qui ont trait au gouvernement et à ses institutions – sont des relations de pouvoir. Selon Foucault, non seulement le pouvoir nous opprime, mais il nous façonne : il dispose de mécanismes plus subtils qui viennent se loger dans les consciences individuelles, mais n'en sont pas moins efficaces ni moins terribles pour autant. D'une certaine manière, ils sont pires. Il est facile de s'opposer, ou, du moins, de détester la botte qui t'écrase la figure. Cependant, identifier ce qui nous écrase ou nous fait nous comporter de telle ou telle manière n'est pas évident. Pour résister à cette forme de pouvoir, il faut d'abord avoir recours à une remise en question importante de ce qui existe, et qui ne figure pas dans la doxa en vigueur. Par exemple, en ce qui me concerne je n'aime pas voter, et à chaque élection, c'est le même refrain : « Si tu ne votes pas, ne te plains pas », autrement dit : « Si tu fais bande à part, tais-



toi. » Le fait de ne pas voter ne rend pas muet, c'est un acte politique.

Esq : Que pensez-vous de la tendance qui consiste à fonder la politique sur les statistiques et les théories économiques ?

ER : J'y suis fondamentalement opposé. En premier lieu parce qu'elles ne donnent qu'une vision partielle de l'être humain ; elles le réduisent à un individu à peine conscient de son utilité ou de son bien-être. En second lieu parce qu'elles prétendent poser comme définitives les conclusions issues du calcul différentiel.

Esq : D'après vous, qu'est-ce qu'un écrivain gagne à avoir recours à la satire dans son œuvre ?

ER : Le recours à la satire a été une décision majeure dans la façon d'aborder mon roman. Je pouvais adopter bien des partis, et les modifier un peu, ou créer un espace autonome au sein duquel mettre au point mes propres règles et m'inscrire dans une perspective satirique. La première solution aurait engendré un miroir grossier de la réalité. En revanche, un microcosme m'a permis de créer des archétypes, exploités au maximum, et de donner de la sorte à mon propos force et universalité. Si Jonathan Swift (*Les Voyages de Gulliver*) avait écrit une farce sur le parlement et les juge dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, personne ne le lirait plus.

ESQ : Le style complexe qui caractérise l'écriture de *La Somme des zéros* est-il un moyen supplémentaire de critiquer le paradigme politique et économique ?

ER : Le thème, le déroulement de l'intrigue et le cadre dans lequel s'inscrit ce roman n'auraient su s'accommoder d'une écriture fleurie, enjouée et alambiquée. Je voulais qu'il s'agisse d'un espace gris, opaque, suffocant. Il m'a donc semblé que c'était une écriture simple, qui devait traduire tout cela.

ESQ : Comme souvent dans le roman moderne, le personnage principal de *La Somme des zéros* fait l'expérience d'une forme d'enfermement existentiel.

ER : Les grands récits, religieux ou politiques, intègrent la notion de rédemption. Peut-être que la sensation d'enfermement à quelque chose à voir avec l'idée qu'il devrait toujours y avoir une porte de sortie. Il ne s'agit pas de penser au prochain au sens d'« humanité », mais au prochain concret, avec lequel on s'entend bien, et qui représente une porte de sortie ou une rencontre modeste qui fait pâle figure à côté de ces grands récits.

Esq : Vous avez traduit plusieurs livres de l'historien Morris Berman, cela vous



a t-il influencé d'une quelconque manière ?

ER : Je suis tombé dans un de ses essais sur une idée lumineuse. Berman dit que les systèmes socio-politiques sont des récits qui répondent à la question suivante : « Que fait-on ici ? » Si nous prêtons attention à la description de nos institutions, nous nous rendrons compte de ce qu'elles nous disent sur la façon dont nous les percevons. À notre époque, avec de telles institutions, quel type d'homme sommes-nous en train de produire ? Nous en revenons à l'espace dans lequel se déroule le roman : s'il existait un cadre régi par de telles règles, quel impact aurait-il, concrètement, sur l'individu ?

<http://www.esquirelat.com/reportajes/14/09/23/Entrevista-Eduardo-Rabasa-sexto-piso-suma-ceros/>



EL PAÍS

Article de Víktor Parkas (3 juin 2015)

Si, comme le dit l'un des personnages d'*Un jeu à somme nulle*, la mesure de tout homme équivaut à la dose de vérité qu'il peut supporter, mon envergure a été mise à l'épreuve au cours de la discussion que j'ai eue avec Rabasa suite à la lecture de son premier roman : « J'éprouve beaucoup de sympathie pour le renouvellement politique qui semble se produire dans votre pays, je comprends l'euphorie et l'espoir que cela engendre, mais je suis sceptique quant aux effets réels de ce changement, étant donné que la marge de manœuvre va être très réduite, ce qui peut déboucher sur une désillusion. Ça me rappelle cette théorie du philosophe Morris Berman suivant laquelle ce dont ont besoin les radicaux, en ce moment, c'est de théorie », me dit-il tandis que je fixe du regard son bracelet du festival Primera Sound, et il n'est déjà plus question de Primavera Sound, mais de No Podéis (« Vous ne pouvez pas », en référence au parti espagnol « Podemos », « Nous pouvons », *N.d.T.*) et il n'y a nul sachet de sucre à proximité que je puisse avaler. La mesure de tout homme équivaut à la quantité de glucose dont il peut se passer, et zéro plus zéro ne font en aucun cas sept – première nouvelle !

Un jeu à somme nulle démarre avec les paroles de *A Wolf at the Door*, de Radiohead, et la chanson – et, donc, l'anhédonie –, impose sa présence lancinante au cours des presque 450 pages que compte le roman. Dans les cent premières, le projecteur décolle de l'asphalte de Villa Miserias, décor fictif aussi désagréable que reconnaissable dans lequel se déroule l'histoire, jusqu'à se transformer en satellite : avec la précision d'un David Simon équipé d'un télescope latino-américain, Rabasa cartographie la ville et ses acteurs sociaux, depuis le personnel de nettoyage jusqu'aux narco-trafiquants en passant par la classe politique et ceux qui sont responsables de l'éducation de leurs concitoyens. « Inévitablement, l'univers du livre s'apparente dans une large mesure à la réalité mexicaine et latino-américaine, mais mes références



étaient plus temporelles que géographiques : je voulais refléter une époque, qu'*Un jeu à somme nulle* puisse renvoyer à de multiples réalités occidentales, où le régime est une démocratie libérale qui paraît égalitaire sans l'être réellement. »

La comparaison avec *1984* est inévitable, d'autant que Rabasa a consacré sa thèse au concept de pouvoir dans l'œuvre de l'auteur de *La Ferme des animaux*. « Des notions comme l'obéissance, la question de savoir pourquoi nous nous plions à certains ordres, m'intéressaient beaucoup quand j'étudiais les sciences politiques. Non seulement j'ai lu en profondeur l'œuvre d'Orwell, mais aussi des essais tels que le *Discours de la servitude volontaire* où il est dit que même l'armée la plus puissante au monde ne pourrait maintenir une population sous son joug à jamais sans que celle-ci manifeste une prédisposition à servir à celui qui la domine, pour à son tour se montrer cruelle et despotique vis-à-vis de son inférieur. » Cependant, *Un jeu à somme nulle* a davantage à voir avec *Le Meilleur des mondes* qu'avec la dystopie d'Orwell et, qui plus est, l'auteur, à l'instar de Miguel Ibáñez (l'auteur de *POp Control*) ou d'autres, signale que notre époque évoque plus celle fantasmée par Huxley que la cohésion hyper-violente qu'imaginait Orwell. « À Madrid, César Rendueles (l'auteur de *Sociofobia*) a présenté *Un jeu à somme nulle*, et il m'a expliqué que ses étudiants étaient complètement anesthésiés, rien de les touche, ils sont en proie à un déchantement chronique. Ils sont comme enivrés par les écrans d'ordinateur et les réseaux sociaux. L'utopie digitale et l'activisme *online* ont généré le contraire de ce qu'ils prétendaient produire : des citoyens cyniques, apathiques et comme sous sédatifs. *Chupitos* de soma (drogue euphorisante présentée au peuple comme un simple médicament dans *Le Meilleur des mondes*, N.d.T) pour tout le monde, c'est Aldous qui régale.

L'anti(antihéros) du premier livre d'Eduardo Rabasa nous évoque une créature dépassionnée de Stan Lee en personne (même initiale de nom et de prénom, déités se défoulant sur son existence, et relations sentimentales en plein *looping* de montagnes russes) : Max Michels décide de se présenter comme candidat aux élections de Villa Miserias avec un programme électoral reposant sur le fait de crier que l'empereur est nu, mais sans manifester la moindre volonté de lui fournir une nouvelle garde-robe. Par l'intermédiaire d'un dialogue intérieur choral, le personnage principal d'*Un jeu à somme nulle* réussit le tour de force de faire passer Holden Caulfield pour une peluche en brocoli. « Je suis fasciné par les gens en proie à une scission de l'esprit et du corps, se livrant à une lutte interne. Quand l'individu lui-même



recèle des images méconnaissables. La sensation de décalage vis-à-vis de son entourage et de son propre esprit m'ont, de manière quasi biologique, poussé à écrire *Un jeu à somme nulle*. »

Un jeu à somme nulle rappelle cette pesante enclume qui s'abat dans les dessins animés : tu perçois un lent sifflement, son ombre te recouvre et te transforme en papier peint une fois que tu arrives à la dernière page, qui s'apparente ni plus ni moins à une sortie de secours. Un tweet lucide disait quelque chose comme : « *The Margaret Thatcher Museum ? Look around you. You're f***ing living in it* » (« Un musée dédié à Margaret Thatcher ? Regarde autour de toi, tu y vis déjà, p***** ») et la lecture d'*Un jeu à somme nulle* va dans le même sens. Ceux qui ont voulu voir des spéculations futuristes dans les débuts de l'auteur mexicain sont dans le vrai à cent pour cent : le futur, comme le dit la chanson, s'apparente à un film *cheap* ; il évoque le cinéma (en) espagnol. Les issues de secours qui le concernent autant qu'elles concernent l'entretien sont à chercher selon Rebasa du côté de l'abstention active : « Les manifestations et les grèves ont cessé d'avoir de l'impact, loin de le remettre en question, elles ne font que mettre de l'huile dans les rouages du système. Mais je crois en le droit à faire entendre leur voix des gens qui ne souhaitent pas entrer dans ce cirque, si, par ailleurs, ils proposent un autre type d'actions et y participent. »

http://elpais.com/elpais/2015/06/03/tentaciones/1433313606_708792.html

